1re ANNÉE. — No 4. 40 CENTIMES LE NUMÉRO 21 Mai 1882.

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF
J. DE CORADDA

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ABONNEMENTS:

Trois Mois . . . . . . 5 francs
Six Mois. . . . . . . 8 —
Un An . . . . 15 —



ADMINISTRATEUR
ALPHONSE MOMAS

—

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

—

ADMINISTRATION
ET
RÉDACTION
5, BOULEVARD DENAIN, 5

—

ANNONCES :

La ligne . . . . . . 2 francs
Réclames. . . . . . . 3 —

SOMMAIRE

—

NOTE DE L'ADMINISTRATION

—

La collection du journal l'*Esprit* formera chaque année un volume; les numéros seront paginés.

L'abonnement part du 1er et du 15 de chaque mois. On trouvera dans les bureaux de l'administration, au prix de vente ordinaire, les numéros qui manqueraient pour compléter le volume.

M. l'Administrateur est visible les mardi et jeudi de chaque semaine, de 1 heure à 3 heures de l'après-midi.

—

Nous rappelons à toutes les personnes qui s'intéressent à notre œuvre, qu'elles peuvent adresser directement le montant de leur abonnement à l'administration par un mandat poste, afin d'éviter toute confusion dans le service.

Par la même occasion, nous prions celles qui reçoivent le journal, et dont l'intention n'est pas de s'abonner, de vouloir bien donner l'ordre de le refuser, sans quoi nous les maintiendrions inconsciemment sur nos listes: nul n'est forcé de nous suivre, et encore moins de nous lire.

—

Il en est beaucoup qui, s'occupant de spiritisme, croient que tout ce qui paraît sur la matière leur est chose due: il y a là une erreur de jugement et un défaut de justice que les spirites vraiment convaincus comprendront facilement. Pourquoi vouloir laisser toute la charge aux uns, et ne pas s'atteler, par un maigre sacrifice, à la lutte entreprise dans le but de faire triompher la vérité, et de procurer un bien relatif aux hommes de notre temps: il ne nous est dû qu'en proportion des services mutuels que nous nous rendons, et nous espérons bien qu'en France, nos alliés et nos amis sauront, comme dans tous les autres pays du globe, nous apporter une aide efficace, et non une simple parole bienveillante dont la portée est souvent très limitée. Qui veut le bien se sacrifie de toutes les façons; les demi-mesures n'ont jamais rien produit de bon; il serait triste que les spirites français s'en tinssent à une appréciation mal placée de ce qui leur revient.

Nous publierons dans notre cinquième numéro, le deuxième article de notre rédacteur en chef J. de Coradda, sur les fantômes: cet article sera intitulé : *Les Apparitions.*

LE SPIRITUALISME

—

QUELQUES QUESTIONS

Pourquoi des hommes croyant en Dieu, cherchent-ils à combattre la doctrine que nous propageons...? Disons-nous quoi que ce soit qui puisse effaroucher la morale la plus austère ? Conseillons-nous aux croyants de ne plus croire, et aux athées de persévérer dans leurs erreurs ?

Attaquons-nous le dogme dans sa base fondamentale qui est la vérité, une et indivisible, ayant pour principe Dieu, et pour but, Dieu..?

Cherchons-nous à éteindre, ou même à ralentir la Foi, en enseignant le dédain pour la prière ?

Enseignons-nous au fils à se rebeller contre le père ? au serviteur à se rebeller contre le maître ? l'ouvrier contre le patron ? l'élève contre le professeur ? le soldat contre ses chefs? la désobéissance aux lois établies? et le relâchement dans les devoirs que les hommes ont à observer vis-à-vis Dieu, ou du type divin qui le représente à leurs yeux !

Poussons-nous les gens à douter de la parole sainte, et ne prêchons-nous pas l'amour du prochain dans des termes absolument convenables ?

Nous posons-nous en Don Quichotte de la pensée ? et, ce que nous disons, est-il si dé-

pourvu de logique que les plus farouches logiciens puissent y découvrir un non sens, une contradiction facile à réfuter ?

Non, n'est-ce pas? Nous ne faisons rien de cela : D'ailleurs, comment et pourquoi le ferions-nous ? Nous ne sommes que les instruments, malheureusement trop indignes, des célestes messagers envoyés par Dieu pour apprendre au monde les communications à établir avec les mondes invisibles, et qui, malgré notre indignité, ont bien voulu nous choisir pour être leurs interprètes auprès des hommes :

Nous n'avançons rien qui ne nous soit dicté par eux, et nous n'écrivons que ce qu'ils nous disent d'écrire.

Nous savions, depuis longtemps déjà, que nous aurions à lutter, même contre ceux qui, les premiers, devraient nous venir en aide : Mais nous lutterons et nous triompherons, car nous ne voulons que le triomphe de la vérité sur l'erreur, et Dieu est avec nous. Qu'on ne nous demande pas qui nous sommes : nous ne sommes que de faibles créatures et notre nom n'apprendrait rien. La vérité n'a besoin ni d'un nom ni d'un uniforme pour se manifester. Quel que soit celui qui l'énonce, elle est la fille de Dieu et n'a pas besoin, pour être défendue, qu'on soit muni d'un titre officiel ou d'un apparat quelconque.

S'il en était autrement, les esprits qui habitent l'espace, qui, comme nous, ont vécu sur cette planète, qui ont conservé, au delà de la tombe, l'amour divin dont ils étaient embrasés, et chez lesquels les connaissances, acquises de leur vivant, se sont augmentées par les preuves des faits, dont, ici bas, ils n'avaient que l'intuition, se seraient trompés, et, chose plus triste encore, nous tromperaient... Quelqu'un oserait-il le prétendre ?

Nous espérons qu'il n'en est pas ainsi. Mais, si ce quelqu'un existait, qu'il veuille bien se faire connaître ! Nous ferons tous nos efforts pour l'arracher à l'erreur, car, nous ne condamnons personne ; la doctrine qui nous a été révélée est tout amour, pitié et pardon !

Que tous ceux qui, par divers moyens, cherchent à nous combattre, prétendant monopoliser l'amour de Dieu, et les moyens de l'adorer, veuillent bien interroger leur conscience avant de prononcer contre nous... L'erreur est toujours dépourvue de logique, et quelles que soient les fleurs de rhétorique dont on la pare, on ne cachera jamais entièrement ses difformités, elle réapparaîtra constamment avec ses instincts tortueux et mercenaires... Quel contraste avec la vérité ! La vérité qui est *Une*, n'est le monopole de personne, et elle est trop pure pour avoir besoin d'ornements; elle apparaît toujours dans sa chaste nudité, ce qui permet de la distinguer du mensonge.

Aussi, n'est-ce point avec la vérité que l'on veut nous combattre ; au lieu d'être une arme contre nous, elle serait le trait d'union qui rallierait nos contradicteurs à la doctrine spirite ; notre tâche serait simplifiée. Cela viendra assurément, car Dieu n'a pas voulu nous confier une mission qui dépassât nos forces ; en Lui, nous puiserons le courage nécessaire pour sortir victorieux de la lutte que nous entreprenons, sous la direction de ses messagers invisibles, dans un but de régénération humaine. Non ! ce n'est pas par la vérité que l'on nous combat. C'est par d'autres moyens dont nous laissons le monopole à nos adversaires, moyens qui sont contraires à l'esprit de Dieu et qui reposent sur le dédain, l'injure et la négation pure et simple. Nous ne faiblirons pas.

Nous entrons dans l'arène, sans colère, sans haine, sans orgueil, sans envie. Nous ne sommes pas encore un bataillon, mais bientôt nous serons légion ! Nous n'avons ni fortune, ni prébendes, et nous n'en demandons pas ! Nous prélevons sur notre salaire quotidien ce qui est nécessaire pour soutenir la tâche qui nous est confiée, et nous employons chaque jour quelques heures de celles destinées au repos, pour répéter au monde ce que l'on veut bien nous charger de lui dire; et, malgré notre détresse, nous sommes heureux lorsque nous pouvons secourir ceux qui souffrent : puis, nos moyens matériels étant épuisés, ce qui n'est pas long, nous aidons encore en consolant les affligés jusqu'au moment où notre labeur nous ayant produit de nouvelles ressources, nous puissions les leur partager.

Nous n'avons donc ni fortune à défendre, ni situation grassement rétribuée à conserver. Nous attendons tout de Dieu et de notre travail. L'appui de l'un, les produits de l'autre font notre indépendance.

Nos contradicteurs sont-ils dans la même situation que nous ?

Cela nous empêchera-t-il de triompher ? Non ! Car nous avons des preuves déjà nombreuses du contraire. Nous triompherons !

Beaucoup prétendent que tout ce qui échappe aux prévisions humaines, ne saurait fixer l'attention des gens sérieux : C'est une erreur, l'imprévu n'existant pas, il est du devoir de tous d'observer attentivement les phénomènes qui surviennent et de les étudier minutieusement, afin d'en tirer des conséquences.

L'étude consciencieuse de tout ce qui peut sembler surnaturel rapproche l'homme de Dieu ; elle lui révèle des secrets considérables dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

Nous savons qu'il est plus facile de ne rien faire d'utile que de se livrer à des études aussi complexes ; mais alors, est-il honnête de nier ?

Nous traitons de sujets dont la gravité échappe à beaucoup ! Est-ce une raison pour qu'ils n'existent pas, et que leur influence en soit moins grande ?

Nous ne le pensons pas et c'est pour cela que nous venons les expliquer.

L'athée qui nie Dieu, l'âme et l'éternité, est une nature bornée qu'il faut éclairer et tâcher de ramener dans la voie de la vérité. Mais, celui qui prêche la foi et l'amour de Dieu, et qui amoindrit l'Être Suprême par toutes sortes de contradictions qui n'ont pas même le voile de la subtilité, celui qui le qualifie de Tout-Puissant et qui lui donne un rival, aussi puissant que badin et malintentionné, lequel rival possède un royaume dans lequel le Créateur de l'Univers, qui est partout, ne pénètre jamais, qui assigne ainsi des limites à la puissance de Celui qui est la Puissance... ! affirme sur tous les tons qu'Il est l'Infini, et érige un royaume à un nommé Satan, en dehors de l'Infini ; ou bien fait de l'Infini un espace quelconque, limité par la frontière d'un royaume voisin ; celui-là ne comprend pas Dieu !

Non ! il ne comprend pas Dieu, car il établit dans l'immensité un deuxième pouvoir aussi redoutable que le sien.

Il n'est pas non plus l'ami de l'homme, puisqu'il le menace de peines horribles et éternelles, dont il ne sera sauvé, ni par la résolution de réparer ses fautes, ni par le repentir.

Que devient l'espérance dans ce cas? elle n'est plus que le patrimoine de quelques heureux, et elle cesse d'être le phare consolateur des affligés?... elle n'est plus la douce rosée que Dieu, dans sa bonté, verse dans les cœurs ulcérés de douleur... elle est la propriété de tous ceux à qui la vie a toujours appartenu belle et radieuse : l'espérance meurt avant d'avoir vécu.

Ah ! ne blasphémez pas, vous tous qui nous appelez blasphémateurs ! nous croyons la miséricorde divine immense ! inépuisable ! nous croyons en l'efficacité du sacrifice accompli par le Christ, et nous croyons notre Dieu qui est le vôtre, trop grand, trop sublime, pour le supposer susceptible d'être débordé par les fautes des hommes.

Mettre les hommes en garde contre les tentations qui pourraient appeler sur eux la juste sévérité du juge infaillible, est un devoir, mais, leur fermer la porte du repentir en le leur représentant comme inutile par suite de l'idée d'éternité dans le supplice, est un tort.

Dieu, est le Grand Tout : sa puissance est infinie, comme l'infini ! sa bonté est infinie comme sa puissance, et sa miséricorde est infinie comme sa bonté : il est Compassion, Indulgence et Pardon.

Il est Dieu !!!

Communication faite par l'esprit de Saint Augustin, le 21 janvier 1882.

La philosophie est une, elle est la fois la théorie du bon sens et de la raison, et l'expression incontestée de la raison et du bon sens, ce qui équivaut à ce que l'on pourrait appeler, pour les divers corps d'état, la théorie et la pratique.

Tout, ou presque tout ce qui est du domaine de la pensée, appartient à la philosophie, c'est-à-dire est du domaine philosophique, domaine plus élevé que la matière, sans pour cela en exclure la partie matérielle qui, elle aussi, a droit d'occuper une certaine place dans toutes nos réflexions mentales ou écrites. Quels sont les sujets qui doivent plus particulièrement occuper la pensée du philosophe ? L'origine des choses, leurs développements, leurs raisons d'être, leur but. Comme il n'y a pas d'effet sans cause, chaque cause doit nécessairement avoir son origine ; or, c'est à la decouverte de l'origine de la cause que doivent tendre les recherches philosophiques.

Les études qui ne s'étayent que sur les effets, ne méritent pas d'être prises au sérieux ; elles faussent le principe rationnel de la discussion, en omettant de signaler, même de loin, ce qu'elles ne peuvent ou ne savent expliquer : au lieu d'enseigner, elles ne font que plonger davantage, dans le doute, ceux qui espéraient trouver, en elles, l'un des jalons de la vérité.

La philosophie est à la fois le puits intarrissable de toutes les sciences à bases solides, et leur guide dans tous leurs développements ; c'est donc par elle que l'on arrive à la vérité, et la vérité serait incomplète si elle se limitait à constater simplement les effets produits et l'origine de ces causes. Une vérité tronquée n'est pas une vérité. Une affirmation faite avec réticences peut troubler, mais ne saurait convaincre.

Appliquons-nous donc à connaître le fond, et il nous sera facile d'expliquer la forme.

Ceci posé, examinons l'homme, et recherchons l'origine de son être, tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel, les transformations de la matière, le point de départ de l'esprit, le rôle qui lui est assigné, ses transmigrations, ses espérances et son but.

Le principe de la formation du corps de l'homme, indépendamment d'une partie fluidique, mais non encore immatérielle, qui formera le péresprit, est dans la communication intime de deux êtres de sexe différent, l'un qui dépose la semence à principe vital et l'autre qui lui donne la chaleur animale, le fait germer et l'alimente avec les parties essentielles de son organisme, jusqu'à l'époque fixée pour la naissance. L'être ayant alors subi toutes les transformations préparatoires, a acquis la forme définitive de son corps, et il a

besoin pour le fonctionnement régulier de ses organes, de plus d'air, qu'il n'en réclamait durant sa formation, et aussi, d'une alimentation plus abondante pour le développement de ce corps.

Mais, le corps seul, ne pourrait accomplir aucun des desseins de la Providence, car il ne possède, par lui-même, aucune des qualités essentielles, qui constituent une sorte de souveraineté sur les autres êtres de la création, n'ayant comme eux que l'instinct de la conservation et la faculté d'articuler des sons mieux rythmés ; il n'aurait aucune initiative. Dans cet état, l'homme n'aurait aucun ascendant sur les autres animaux. il ne leur serait supérieur en rien : comme eux, il chercherait sa pâture mais il ne concevrait rien au point de vue intellectuel ou, si par hasard il concevait, il serait incapable d'exécuter ce qu'il aurait conçu. Les philosophes de parti pris, qui pullulent en ce bas monde et qui nient l'existence de l'âme, seraient bien embarrassés, s'il leur fallait nous expliquer comment il se fait que l'homme qui, selon eux, naît par hasard, et meurt entièrement, sans que rien en lui survive à la matière, conçoit et exécute de vastes projets?

En effet, comment se fait-il que l'homme puisse donner des preuves si éclatantes de sa supériorité sur les autres habitants du globe, s'il n'est comme eux que matière ? Il serait, en vérité, bien difficile de répondre à cela ; car le cheval, le chien, l'éléphant, qui sont des animaux très avancés, ne songent point à construire des palais, à créer des villes, à cultiver les champs, ni à écrire l'histoire de leur race.

Un orateur se vautrant dans un matérialisme effréné soutenait un jour, devant un public assez matérialiste lui-même, que l'homme naissait et mourait comme tous les animaux, et qu'il ne devait d'être plus raffiné, qu'à son organisation spéciale ; et son auditoire l'applaudissait. Heureux des bravos qu'il recueillait, il allait terminer son discours, lorsqu'un vieillard, qui l'écoutait attentivement, lui adressa cette simple question : « Comment se fait-il que l'instinct, qui ne peut être que très grossier comme tout ce qui dépend de la matière, ait amené l'homme à édicter des lois, qui ont pour objet de réprimer les appétits de ce même instinct, ce que les autres êtres n'ont point songé encore à faire ?

— C'est parce que l'homme est mieux organisé que les autres animaux et qu'il a l'esprit plus inventif, par conséquent, plus parfait, répondit l'orateur.

— Mais, reprit son interlocuteur, puisque vous nous avouez que l'esprit est plus parfait et même plus inventif, comment pouvez-vous allier ces perfections avec les imperfections de la matière, même dans sa partie instinctive ? Ensuite, comment pouvez-vous, sans fausser tout sentiment de justice, placer au même niveau le vice et la vertu, la grandeur et l'abjection, l'honnête homme et le voleur, le savant et l'ignorant, l'homme et la brute, la perfection et l'imperfection? Vous écrivez dans vos codes que — toute peine mérite salaire et que le crime doit être châtié, — comment pouvez-vous donc allier ce qui est écrit avec ce que vous enseignez ? Et, puisque nous parlons de lois, qui, nécessairement doivent représenter des sentiments de justice, comment puniriez-vous un misérable qui, prêt à rendre le dernier soupir, trouverait encore un moyen pour assassiner votre père, votre femme, ou votre fils? Vos lois pourraient-elles l'atteindre? Si vos lois sont impuissantes, c'est qu'elles sont insuffisantes. La justice, en ce cas, ne serait qu'un vain mot, ce qui est inadmissible »

Et les bravos de la foule furent acquis au vieillard, à la grande confusion de l'orateur.

En effet, cette théorie de la création de l'homme limitée à la matière serait la négation formelle de l'harmonie universelle si elle n'était abusive.

Les hommes n'auraient nullement besoin d'édicter des lois pour protéger une société dont l'origine serait le hasard, et le but, le néant ; mais il n'en est point ainsi La matière, avec son instinct et ses appétits, n'est que la partie visible et résistante au toucher, laquelle partie est soumise, est, comme l'instrument passif et temporel d'une volonté supérieure, qui la dirige au moyen d'un agent semi fluidique intermédiaire entre la partie dirigeante et la partie dirigée.

La partie dirigeante, l'esprit, est d'une essence fluidique, grossière et lourde cependant à son état primitif, mais qui se perfectionne par un nombre indéterminé d'incarnations successives. L'esprit, aussitôt la conception du corps qu'il doit animer, se relie à lui par le perisprit, et attend sa naissance, en subissant lui-même une sorte d'affaissement intellectuel en rapport avec l'enfance du corps, car, s'il conservait toute la plénitude de ses facultés, il ne pourrait se soumettre aussi facilement aux caprices instinctifs de la fragile enveloppe qui lui est destinée. L'esprit émane de Dieu, mais il a une tâche à remplir à laquelle il ne peut se soustraire. Il est responsable de tous les actes commis par son corps, ou ses divers corps, et c'est à lui qu'incombent les récompenses s'il y a lieu, ou l'expiation des fautes qu'il a fait commettre, ou qu'il n'aura pas su empêcher.

A la mort du corps, l'esprit l'abandonne comme on fait d'un habit usé, sauf dans certains cas où il est condamné à rester près de lui durant un temps déterminé.

Rentré dans le monde des esprits, celui qui vient de quitter son corps, est conduit dans les lieux qu'il habitera : si, durant son incarnation, il a progressé, les esprits qui le reçoivent à son retour, sont heureux de son avancement ; dans le cas contraire, ils le plaignent et le consolent. Il n'y a que les esprits inférieurs qui se réjouissent de son malheur.

Mais, ne croyez-pas que les esprits restent inactifs dans l'espace : les uns transmettent les ordres de Dieu, les autres aident les incarnés, et d'autres sont occupés à d'autres travaux que vous ne pourriez comprendre.

Quelle différence entre la vérité et les erreurs propagées par tous les faux docteurs !

Avec la vérité, l'homme cherche à s'améliorer afin d'amoindrir la durée de ses épreuves, et c'est avec bonheur qu'il concourt à l'harmonie universelle ; cela le rend plus doux, plus serviable et plus charitable. Avec l'erreur, l'homme ne croyant à une récompense que par les jouissances matérielles, éprouvées durant son existence, se livre à tous ses appétits, sans aucun respect pour sa dignité d'homme. De là naît le trouble dans les consciences.

Saint Augustin.

ÉTUDE SUR DIEU

Communication médianimique obtenue par Mme Delanne, à Paris, le 1er juin 1867.

Questions abstraites que celles qui touchent à la Divinité, et cependant elles préoccupent sans cesse les hommes qui pensent sérieusement. Ils se demandent, comment Dieu voit-il tout, connaît-il tout, prévoit-il tout ? Pour répondre à de telles questions, il faut de suite se placer au-dessus de la matière, quitter pour un instant le fini et chercher à pénétrer dans l'infini, afin d'en sonder tant soit peu les profondeurs. Il est bien difficile, en effet, de pouvoir le comprendre ; néanmoins il faut chercher à le définir, ou plutôt à le concevoir autant que cela sera possible ; car ces désirs ardents nous prouvent combien les esprits sérieux ont soif de connaître la Vérité éternelle. Dieu étant infini, toutes ses qualités sont infinies ; or, l'infini étant sans limite, on ne peut rien y ajouter, ni rien y retrancher, sans cela on retomberait dans le fini. L'infini constitue donc par cela même un tout immense et tout puissant, rayonnant sur tout et partout, régnant sur tous les mondes, les gouvernant et dominant tous les êtres par son immensité infinie.

Une comparaison, qui tombe sous les sens, va bien faire comprendre cela :

Le soleil, par son élévation supérieure et la position qu'il occupe dans l'espace, éclaire, réchauffe et vivifie le globe terrestre tout entier ; c'est un vaste centre, un foyer lumineux d'où s'échappent des rayons bienfaisants, qui portent partout où ils reflètent, la lumière, la chaleur et la vie ; ne rayonne-t-il pas partout à la fois? Ne pénètre-t-il pas tout ce qui est sous son action ? Sa puissance fluidique, éthérée, ne se fait-elle pas sentir dans tout et sur tout ce qui est sur la terre ? Ne féconde-t-elle pas tous les germes que la matière renferme dans son sein ? Grâce à cette puissance, les champs sont fertiles, les prairies verdissent, les moissons se dorent, les bois offrent de frais ombrages, les vendanges sont abondantes ; les malheureux et les malades sont avides de ses rayons, car par eux ils sont réchauffés et fortifiés. Tout vit, tout se meut, tout s'agite sous son action puissante ; elle est indispensable à la vie matérielle comme la puissance divine est indispensable à la vie spirituelle. En étudiant avec soin les phénomènes surprenants qui se produisent chaque jour, par l'effet de son influente puissance, on est moins surpris de ceux que produit Celui dont le soleil n'est qu'un faible mirage, une lueur pâle, une réverbération presqu'éteinte, une ombre à peine entrevue.

Qu'est-ce donc que Dieu ? Dieu est le soleil des soleils, la grandeur incommensurable, la vérité éternelle, la réalité absolue du bien, du beau, du vrai, du juste, du parfait. Il est le souverain bien, l'intelligence des intelligences, la lumière divine, la volonté immuable, la puissance des puissances, la justice infaillible, l'amour infini, la sagesse suprême, la bonté sans égale, la miséricorde sans fin, la charité sans borne, la tendresse sans limite, la pitié sans faiblesse, la force des forces : en un mot, il est tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera ; il est l'Alpha et l'Oméga. Voilà sous quelle figure on doit l'envisager, si on veut arriver à comprendre en partie son immensité, sa toute puissance et sa graddeur.

Jusqu'à présent on ne l'a pas compris, parce qu'on le considérait généralement d'après la personnalité finie de l'homme ; on mesurait Dieu d'après soi, tandis qu'il est un centre splendide, un tout complet de perfections infinies, d'où tout émane, un foyer immense qui, par son élévation unique, où nul ne peut atteindre, et son étendue sans fin, rayonne avec éclat sur tous les mondes et partout à la fois. Il n'a pas, comme les hommes, besoin d'agents qui viennent lui rendre compte de ce qui se passe : par son immensité, il embrasse tout, voit tout, connaît tout. Il n'y a pour lui ni temps, ni espace, ni passé, ni avenir, tout est présent ; chacun de ses rayons, comme autant de soleils radieux, se subdivise à l'infini, il pénètre en tout et partout, il réchauffe et vivifie tout ; c'est ainsi que Dieu est dans tout, et que tout est en Lui.

Qu'on se rappelle ces paroles du Christ, lorsqu'il dit à ses disciples : « Malheur à quiconque toucherait à un cheveu de votre tête, car votre Père céleste en connaît le nombre. »

Il est en nous, comme nous sommes en Lui, ce sont ses rayons puissants qui viennent jusqu'à nous, réchauffent notre âme, la vivifient et la font sortir de son engourdissement moral.

Il vient à nous sous toutes les formes. Il se montre à nous dans toutes ses œuvres. L'Univers entier nous dit son nom auguste de Créateur et de Père; tout proclame sa grandeur, tout chante ses louanges, tout s'incline devant Lui. Qu'on ne cherche donc plus dorénavant à Le définir d'après l'entendement humain, car on s'égarerait l'esprit et on retournerait à l'erreur.

On ne concevra jamais Dieu trop grand ; sans se trouver trop indigne de Lui, il faut se placer aussi haut que l'intelligence peut le concevoir; plus il sera élevé en nous, plus il rayonnera avec éclat sur nous, mieux nous comprendrons sa puissance et sa grandeur.

Etudier sérieusement cette doctrine bénie, qu'Il nous a envoyée sous le nom de Spiritisme, à une époque de scepticisme et de matérialisme comme la nôtre, devient un devoir. Nous avons en elle un guide sûr qui nous conduira à la vérité, un phare lumineux qui nous éclairera la route à suivre et nous fera découvrir les lois d'harmonie qui enchaînent les êtres et les mondes. Elle nous dévoile tout ce qui était resté caché jusqu'à ce jour, et à mesure qu'on avancera dans la voie de justice et de charité qu'elle indique, de nouvelles études illumineront, de mille feux étincelants, l'horizon des générations qui seront, non seulement nos enfants par la chair, mais aussi par l'esprit. Dieu bénit les efforts de ceux qui travaillent avec persévérance au bien de l'homme, au bien de l'humanité.

Saint-Benoît.

Saint-Paul nous a dit : « Je vais préparer les voies, ensuite, je reviendrai. »

C'était le 20 décembre 1881, qu'il nous parlait ainsi, le 23 du même mois, il revenait et nous disait ce qui suit.

« Les temps sont venus. Les temps... grande pensée qui n'est qu'un diminutif de l'éternité; cela signifie que l'époque est arrivée, où la parole de Dieu sera propagée dans les masses. »

« La parole du Christ, s'adressant à tous ceux qui l'entouraient: retentissait bien certainement dans tous les mondes de l'infini, mais n'était comprise que par le petit nombre de ceux qui étaient initiés aux grands mystères. »

« Les masses aussi perverses alors qu'aujourd'hui, l'entendaient, mais ne pouvaient la comprendre, car elles n'étaient pas suffisamment préparées. »

« Aujourd'hui, elles le sont, la parole de Dieu, touchera les bons : les tièdes l'écouteront, et les incrédules en seront ébranlés. »

« Les temps sont venus!

« Sur tous les points de cette planète, des groupes spirites se forment. Les uns demandent la révélation qui doit mettre un terme à leurs errements : les autres la désirent, mais ne sont pas encore en état de la recevoir, d'autres tâtonnent encore, et cherchent la vérité. Dieu a envoyé à tous des Esprits chargés de les instruire et d'apporter au milieu d'eux, la lumière qui leur est nécessaire.

« Bientôt, les groupes spirites correspondront entr'eux, du nord au midi, et de l'orient à l'occident, comme des phares gigantesques, chargés d'éclairer le monde. Chacun d'eux saura, par nous, les progrès accomplis par les autres.

« Quelle admirable organisation! par vous, spirites, la pensée n'aura plus de distances à parcourir avant de parvenir à vos frères. Vos travaux, exécutés sur un point du globe, seront immédiatement connus dans tout l'Univers.

« Un être destiné à la mort pourrait-il, si bien doué qu'il fût, concevoir et exécuter un projet aussi vaste? Non! Cela n'appartient qu'à Dieu!!

« Je vous le dis, des groupes se forment, la moisson mûrit, chaque épi voit multiplier ses grains, et, malgré les autans, chacun de ses grains en produira soixante!... Celui qui porte en lui l'esprit de vérité, s'appellera légion!!!

« La nature entière tressaille sous le souffle de Dieu!

« Ouvriers du très-haut!!! Allez! Moissonnez et Dieu vous bénira, comme je vous bénis en son nom. »

Ainsi nous parlait l'esprit de St-Paul, et, confiant en la bienveillante protection dont nous étions l'objet de la part de tous ces puissants messagers de la parole divine, nous nous sommes mis à l'œuvre : nous avons, par l'*Esprit* pénétré dans les groupes, et les groupes nous ont approuvé : ensuite nous sommes allés à eux, et les groupes nous ont applaudi : approbation et applaudissement, nous avens tout reporté à nos conseillers, et ceux-ci nous ont dit : « marchez, marchez ».

Nous marchons : Dieu le veut.

ERDNAXELAG.

PHILOSOPHIE POLITIQUE

—

Enfants terribles sont les hommes qui touchent à l'édifice social, sans se préoccuper des bases sur lesquelles il repose : une maison, qu'on voudrait réparer, et qu'on attaquerait, à cet effet, par ses fondements, s'écroulerait : de même, une nation qu'on entend réformer, en s'attaquant aux mœurs du peuple, doit périr : car, dans toute société, le peuple est la base, le point d'appui, sur lequel les classes s'étayent de diverses manières, et non le faîte qui donne à l'ensemble de l'édifice la beauté et la majesté.

Le peuple supporte tout le poids, mais ce poids lui est d'autant plus léger, qu'il est bien posé et qu'il ne bronche pas : tout s'améliore ; on corrige, en procédant avec méthode : on commence par badigeonner, puis on remplace ce qui est usé, sans pour cela rejeter tout ce qui est en bon état.

C'est chose grave que de démolir : on ne sait jamais si ce que l'on aura vaudra ce que l'on avait : de plus, on ignore si l'on sera en mesure de supporter les frais qu'entraîne la reconstruction.

L'homme sincère réfléchit mûrement avant de condamner quoi que ce soit : l'effet mauvais provient souvent d'une cause inconnue, et qui, recherchée et trouvée, aurait pu facilement être modifiée, sans que l'homme ait perdu temps, argent, santé, bonheur, dans la destruction d'un effet se reproduisant constamment, tant que sa source n'aura pas été atteinte.

On détruit l'effet, la cause continue à agir : on finit par la chercher, on croit l'apercevoir, on se porte contre elle, elle se dérobe, change de face : l'effet subsiste : l'homme s'entête, il retourne à l'erreur : il frappe ce qui lui tombe directement sous les sens, il ne veut pas s'inquiéter s'il a raison ou tort, il frappe sur ce qui le gêne, le contrarie, l'entrave et les coups qu'il donne, lui reviennent par ricochet.

En politique, c'est ainsi : l'homme a souffert de la tyrannie : il a vu cette lèpre dans la royauté, il s'est attaqué à la royauté : la tyrannie ne réside pas plus dans ce système de gouvernement que dans tout autre : elle est dans l'homme.

Qu'est-ce qui constitue le caractère de l'homme ? — Son cœur.

Elever ce cœur est l'œuvre du sage : là est le vrai remède à tous les maux dont se plaint l'homme.

S. SURGENT.

RELIGION ET ESPRIT HUMAIN

(*Suite*)

—

XIII

Les Hommes d'aujourd'hui

Hier n'est pas loin hier, c'est le crime triomphant, il triomphe encore.

Qui a sa conscience en paix ! Les pasteurs des hommes, pour changer de titres, ne changent pas d'allures, les convoitises sont les mêmes.

Les idées courent : le mal ne se laisse pas dépasser, on a gémi : on gémit; le pain empêche de dormir nombre d'honnêtes gens, il y a les retors qui profitent de tout.

On rêve! L'humanité est à l'âge d'illusions, elle est comme le jeune homme. Ceux qui la disent vieille, ont pu lire les ouvrages écrits par l'homme, ils n'ont pas lu ceux tracés par Dieu.

On rêve! Après le rêve, on raconte ses impressions, on justifie ceci, on condamne cela, si le despotisme a fait le cauchemar, on frappera le système qui le prône. On touche à tout.

La pensée est mobile : elle s'assimile vite ce qu'elle ignorait la veille : gouvernement, mœurs, politique, philosophie, sciences, religion, elle a raison de tout; les mots s'alignent pour faire des phrases, celles-ci, ont une portée plus ou moins compréhensible, chacun ne s'occupe que de lui, dans ce qu'il dit, d'ou, si on n'est pas compris, on accuse l'intelligence de celui qui écoute, c'est commode.

Toutes les questions prêtent à vivre; il y a ceux qui, dans leurs écrits, les soumettent au jugement des uns et des autres : il y a ceux qui en tirent bénéfice par leurs discours : il y a ceux qui les exploitent en boutique.

Puis, il y a les charlatans; les charlatans ont le secret de toutes choses, ils savent ceci et cela : ils le gardent pour eux : ils tapagent, on les admire : « des gens qui ont tant de vertu et de bagout ne sauraient être que de grands hommes » ! L'humanité s'en rapporte à eux, les yeux fermés : les affaires publiques ne sont pas difficiles à gérer, d'ailleurs, de tous temps, les charlatans ont été des novateurs; dans les sciences, on est obligé d'en convenir.

Toute question traitée a un contraire, ce contraire, abordé à son tour, détourne quelques esprits; du choc des idées, naît la lumière! à la condition toutefois qu'il y aura entente absolue dans la bonne foi des jouteurs.

Où est-elle?

Dans tout cela, l'homme, celui qui est astreint à une existence régulière, celui qui fait les fondements de tout État, celui qui, en rangs serrés avec d'autres, nous présenterait l'image d'une nappe d'eau, ayant un niveau appelé à s'élever ou à s'abaisser, suivant la nature des

objets qu'on jetterait en elle, et qui, s'élevant verrait son eau se clarifier, devenir de plus en plus limpide en proportion, ou qui, s'abaissant. serait de plus en plus noirâtre ou bourbeuse, cet homme, pris en particulier. quel effet ressent-il de l'agitation qui se produit matériellement et moralement à coté de lui et par lui?

Cet homme, goutte d'eau, perdue, repousse les autres gouttes d'eau il tend à s'isoler, il se croit la nappe d'eau; tout entière, il veut absorber ce qui est autour de lui: l'atmosphère s'en empare, le pompe: le niveau descend.

Les sociétés sont dans les images, les hommes, dans les détails.

XIV

La religion nécessaire, qui est nécessaire

Il y a Dieu! Dieu est le Créateur, le Maître.

Dites cela! les clameurs vous étourdiront, il n'est pas de plus petit ignorant qui ne se targue d'indépendance illimitée sous le rapport religieux: on a semé le trouble dans les consciences, on l'a récolté. Beaucoup penseront que, logiquement, il faut à tout un impulseur souverain, bien peu consentiront à Lui accorder une influence quelconque sur les actions des hommes.

On naît, on meurt, la Providence l'a décrété une fois: cela suffit. L'homme agit d'après son propre arbitre.

La science démontre qu'il est infiniment peu: les sages en concluent, qu'il est plus que peu, c'est à dire rien; rien aurait-il un rôle à remplir dans cet Univers colossal de grandeur et d'inconnu?

Dieu tient sous sa loi l'infiniment grand: l'infiniment petit ne saurait-il Le préoccuper? pourquoi donc la pensée va-t-elle à Lui et songe-t-elle à Lui? La pensée échappe au corps, elle est plus que lui; étant davantage, elle n'a pas de limites dans ce qui est limité, elle est inappréciable! qui l'a fixée en un seul trait?

Le corps a ses instincts: la pensée, l'âme, ses aspirations: que veulent-elles? Savoir.

Savoir, toute la religion est là.

Le savoir a des degrés, il procède par gradations.

L'enfant apprend a lire avant d'apprendre à écrire, à écrire avant de calculer, etc.

Le savoir, en religion, à la même marche à suivre, marche ascensionnelle.

Que dit la sagesse? « Apprends à te connaître. » Voilà le premier pas; que l'homme se connaisse! Qu'il se connaisse en lui-même, et qu'il se connaisse dans l'humanité! l'humanité est unité.

De Lui, l'homme passera à la nature, la nature vit avec l'homme, elle se révèle autour de lui, loin de lui, audessus et au audessous de lui, elle a en elle la vie et la mort: les deux lois de l'humanité; qu'on l'étudie, qu'on scrute, la vie est dans le spirituel, la mort dans le matériel.

Le dernier pas a découvert les mystères de l'âme et du corps: l'âme affirmée. la matière prend un nouvel aspect, elle se montre transition, transition signifie passage,

L'Univers est immense; l'homme voudrait-il, d'une seule existence, acquérir la solidité nécessaire pour le parcourir d'une extrémité à l'autre?

La religion enregistre les remarques *penseales* que l'homme note: elle en forme une base qui permet à l'esprit humain de s'exalter sans péril, devant l'idée de Dieu, commençant à se dessiner d'une façon nette et précise.

L'étude de l'âme ouvre les infinités.

La morale classe ce qui est à l'esprit et ce qui est au corps, elle ne dénigre ni l'un ni l'autre.

Il y a un but en tout.

La religion nécessaire, qui est nécessaire, est celle qui ne condamne pas, qui cherche les torts pour les réparer, les fautes pour les extirper en détruisant les motifs qui les ont engendrées, qui réconforte l'esprit de tous par une protection constante et vigilante, qui s'éloigne de tout ce qui est disputes et querelles, qui veut la paix sans passer par la guerre, qui parle de Dieu, sans Le dénaturer, qui explique les évènements non dans un intérêt de caste, mais dans une logique des temps, qui s'assimile les efforts des glorieux génies, et prend partout dans la pensée humaine, la trace qui relie l'humanité au Créateur, afin d'arriver avec le perfectionnement des civilisations, à offrir aux hommes une religion sans cesse en rapport avec leurs peines et leurs joies, leurs craintes et leurs espérances, leurs travaux et leurs découvertes, leurs défaites et leurs triomphes.

XV

Etat des Esprits.

Là où il y a agitation, il y a aveuglement.

Les moyens font défaut à ceux qui, nés pour une chose, s'occupent d'une autre.

Temps troublés ou temps barbares sont synonymes.

Faire le mal sciemment est plus coupable que le faire inconsciemment.

L'hypocrisie abaisse le caractère. Il y a hypocrisie dans tout esprit qui accepte la suprématie des besoins du corps. L'hypocrisie vient de ce que l'on est obligé de compter avec tout le monde.

L'homme parle de son indépendance; il ne la voit pas. Il se torture; il court après la fortune, après le pouvoir, il est avide de ce qu'ont les autres, il se martyrise la pensée afin de dicter ses désirs à ceux qui sont avec lui, il se débat dans l'impuissance, il heurte, il est heurté, il maudit, il est maudit, l'anathème crispe les lèvres; anathèmes inoffensifs en tant qu'effets réels, anathèmes nuisibles en tant que germes de dissensions.

Les dissensions activent les négations. Le doute surgit dans les cœurs les plus sincères, lorsque l'iniquité se répand sur toutes les couches sociales. Ce doute a eu des incarnations poétiques au moyen âge. Qui l'incarnera aujourd'hui dans une personnalité typique et saillante? Il y a une œuvre d'humanité à tenter dans ce travail.

L'homme a raisonné. Il a cru. Il perd sa croyance. L'esprit humain est joué par des habiles. Ceux-ci se glissent dans les transformations politiques et s'en attribuent le mérite.

Le dégoût envahit l'âme. La masse exagère les sentiments. Et l'exagération des sentiments est la source des mauvaises passions. Elle n'est nulle autre part. Les habiles embrouillent les questions.

Pourquoi? Ne faut-il pas que l'on ne puisse se passer d'eux.

On les juge, on les admire, ils ont été heureux, il y a comme un affolement général. On ne les imite qu'en allant au delà d'eux. Les courses sont furibondes: que de chutes en route! Chutes morales et chutes physiques. Les esprits sont orgueilleux. L'orgueil conseille le mal. Allez donc parler de religion!

XVI

Les Libre-Penseurs confondus parmi les Athées.

Il y a des libre-penseurs et il y a des athées. Il est des hommes qui prétendent que c'est la même chose. Quelle sottise!

L'homme qui, indigné du joug clérical, et qui, rentré en lui-même, malgré toutes les faussetés dont on lui a entouré l'idée de Dieu, reconnaît l'existence d'un Dieu unique et puissant, agissant sur la créature par des voies inconnues et mystérieuses, échappant à l'entendement humain, est un libre-penseur.

Il a secoué la religion qui le limitait dans son âme, il s'en est éloigné, il a donne libre cours à son intelligence, il a analysé, écouté son cœur, il a compris la divinité, il la cherche, il espère arriver à la pressentir, cet homme est un honnête homme, un libre-penseur.

L'homme qui, fatigué des momeries *églesiales*, tracassé par des règles moralisatrices et corrompues en même temps, a repoussé le culte et la divinité dont, malgré tout, l'existence le contrariait, est un athée. Il n'a pas voulu approfondir; les faits naturels ont servi à étayer son jugement; il conclut: l'âme est une illusion; elle est un résumé de nos sens; il n'y a que le hasard ou des règles mathématiques de probables; il ne saurait être question de Dieu dans une société où la tromperie est et a toujours été à l'ordre du jour; le mal, autrement, serait-il si puissant? Le mal prouve la négation de Dieu; il n'y a de frein que par la force des choses et pour le plus grand profit de quelques privilégiés; — cet homme, s'il n'est pas fou, est un malhonnête homme, c'est un athée.

L'athée correspond en société à l'égoïsme. Tout se résume à lui et en lui. De même qu'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de raison: tout et rien sont égaux. Qu'il ait le pouvoir, quel que soit le principe qui l'y aura mené, le peuple souffrira.

La domination s'impose par la brusquerie lorsqu'elle n'a d'autre prétexte que la force.

L'athée se dénomme: esprit fort. Avec cela, il séduit les timides et les trembleurs. Qui ne veut être un esprit fort? Que fonde-t-on avec tous, *des esprits forts?*

Patience, patience!

L'heure avance. On distinguera le libre-penseur d'avec l'athée. On a distingué le cagot d'avec le religieux.

XVII

Dieu.

Que la pensée humaine se joigne à la pensée humaine; que l'esprit de l'humanité tout entière fait un s'empare du globe terrestre; que de cette sphère isolée dans l'espace, l'esprit humain appelle à lui, l'esprit des autres humanités habitant et les planètes et les soleils; que tous ces esprits unis dans la même communion entreprennent le renversement de Dieu! Dieu sourira et pardonnera.

Il soufflera, et la dispersion sera dans les esprits comme dans les mondes.

Dans des immensités lointaines et inconnues, humanités et mondes iront lentement se reformer, se reconstituer, rechercher la loi des progrès et implorer la puissance suprême qui les rejeta et les dispersa.

La puissance divine enverra ses rayons; les distances n'existeront plus.

La pensée humaine ne peut s'unir parfaitement à la pensée humaine. L'esprit de l'humanité est constitué par l'ensemble des esprits

humains et ne saurait être un; l'autorité sur le globe n'appartient pas à l'humanité ; d'un globe à l'autre il n'y a de communication possible que par la mort ; l'impossible admis et forçant l'idée de Dieu, par cela même la pensée de Dieu subsistant au dessus de toutes choses, que peuvent contre cette Puissance invisible et caressée la plainte d'un esprit chagrin, la colère d'un esprit pervers, les haines des fourbes et des apostats ?

Dieu se manifeste dans notre conscience. Rien ne lui impose silence.

XVIII

L'humanité pensante et l'humanité matérielle.

Les écoles ont disserté ; les hommes n'ont pu se mettre d'accord sur les causes et les effets; on s'est divisé.

Les gouvernements sont sujets à contestation. La direction spirituelle l'est de même. Qui s'entend sur les passions et sur les intérêts? Il y a soi et il y a les autres.

On est toujours à temps d'agir pour les autres, jamais pour soi.

Les écrivains ont beau protester de leurs bonnes intentions, s'étendre en tirades pathétiques sur les maux de l'humanité, s'il arrive qu'ils aient à leur disposition les moyens de diminuer ces maux, ils s'empressent de perpétuer l'esprit qu'ils ont attaqué et de se repaître des avantages qu'ils blâmaient, lorsqu'ils ne les avaient pas.

De longtemps, l'homme ne sera pas délivré de la contrainte de l'homme. Que l'on pense et que l'on pense bien, il ne s'ensuit pas que l'on agisse bien. Les volumes philanthropiques abondent. Les hommes de cœur n'ont pas augmenté : « C'est beau, c'est magnifique ! » Tout le résultat est dans cette exclamation.

L'homme se complaît dans sa vanité. Salomon, le roi Salomon a écrit là-dessus. L'Ecclésiaste est de tous temps. *Vanitas vanitatum, vanitas vanitatum, et omnia est vanitas.*

La pensée qui brille d'un éclat particulier dans tant d'œuvres de génie, n'a pas encore gagné son droit d'existence. L'humanité matérielle se sent jusque chez ceux qui travaillent l'esprit ; elle empêche la lumière de se faire pour tous.

L'humanité pensante existe-t-elle ?

La pensée tient de l'âme et la matière tient du corps. La matière est visible, palpable ; la pensée ne l'est pas. Est-elle électricité, est-elle fluide magnétique ? On sent ce qui agit sur les membres, et par ceux-ci on est affecté dans l'esprit.

ALPHONSE MOMAS

(*A suivre.*)

SAINT-PAUL

On ne peut étudier la Bible sans être frappé de l'inspiration antithétique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans le premier se manifeste l'esprit sémitique, dans l'autre, l'esprit aryen ; et à l'époque primitive du Christianisme, ce dualisme d'inspiration caractérise les deux plus grands des apôtres : Saint Pierre et Saint Paul, ainsi que leur rôle dans l'œuvre de Vérité.

Comme le principe aryen a prévalu, il semble que l'élément hebraïque ne soit pas canonique. Cette apparence disparaît à mesure que les études orientales progressent. La Mission des Hébreux a été de conserver dans son intégrité absolue, le dogme base de tous les dogmes, l'*unité de Dieu*. Pour que ce dépôt fut religieusement gardé, il fallait qu'il fût confié à des sémites.

Les Hindous du *Veda* ou *Boudha* sont monothéistes et ils ne le paraîssent pas tout d'abord. Poètes, métaphysiciens, au lieu de rapprocher Dieu de l'homme commes les Hébreux et les Arabes, ils conçoivent la nécessité des esprits intermédiaires, des médiateurs, et trouvent toute la série immatérielle qui s'élève hiérarchiquement de la créature au Créateur. La critique moderne s'y est trompée, prenant à la lettre les symboles concrets primitifs conservés par respect pour la tradition, elle conclut à un panthéisme, de même que les pervers et le culte décadent de Mithra, lui font voir, bien à tort, un polythéisme dans le Mazdéisme iranien.

Cela démontre que le monothéisme devait, pour apparaître en une évidence inéluctable, être confié à des esprits sémites, incapables de déduire les corollaires de ce dogme primordial. Le Christianisme devait donc avoir des bases sémitiques et ce fut Saint Pierre qui les posa ; mais à Saint Paul appartient la gloire immense d'avoir élevé l'édifice.

Personne ne conteste que dans la primitive église et jusqu'à ce que Constantin fît asseoir avec lui la religion nouvelle sur le trône, il y eut une doctrine secrète, refusée aux catéchumènes.

La discipline du secret est le fait de Saint Pierre et il est prouvé que par la loi Mosaïque même, les apôtres de Judée étaient tenus au silence.

Saint Etienne, le premier, rompit l'ésotérisme ; il proclama que la doctrine nouvelle n'était pas la loi Mosaïque et il fut lapidé. Parmi ses bourreaux, se trouvait un marchand du nom de Saul, né à Tarse en Asie Mineure et qui fut Saint Paul.

Après ce meurtre où il avait pris part, il se souvint des paroles du martyr et de l'éducation qu'il avait reçue du rabbin Gamaliel et il se convertit sur le chemin de Damas. Il ne connut jamais Jésus et ne se rencontra avec ses disciples que seize ans après sa conversion D'où venait donc sa conversion ? de ce qu'il connaissait la *théorie du Christ* et qu'il en avait découvert tous les caractères dans ce que prêchait saint Etienne. Cette théorie du Christ que l'on trouve dès l'aube de la pensée humaine avait mis longtemps pour venir du fond de l'Orient. Mais à ce moment, elle était connue des Juifs hellénisants ; le Juif Philon. contemporain du Christ, exprime la plupart des idées de saint Jean, et cent ans avant, le *Livre d'Enoch*, écrit palestinien du IIe siècle avant Jésus-Christ. En dehors même des écritures, les Esséniens et les Thérapeutes interprétaient la loi mosaïque d'une façon allégorique et s'efforçaient de comprendre la doctrine secrète qui date, ce semble, de la captivité de Babylone et qui semble puisée dans le *Zend Avesta*, qui renferme, comme Burnouf l'a démontré d'une façon très explicite, toute la doctrine métaphysique des chrétiens. Cette doctrine, qui sous les Ptolémées fit naître la lutte d'Hillel et de Shammaï, prépara les esprits à recevoir le Christianisme. Le Gamaliel qui instruisit saint Paul était petit-fils d'Hillel.

A cette époque, le seul évangile connu était celui de saint Mathieu, plein d'idées sémitiques et qui reproduisait la pensée de saint Pierre, qui prêchait par paraboles, n'enseignant pour ainsi dire que la lettre.

Saint Paul comprit que tout l'avenir du Christianisme dépendait de sa scission avec le Judaïsme, et il prêcha, il prêcha sur les toits la doctrine secrète, non plus selon la lettre mais selon l'esprit. Son enseignement était bien différent de celui de saint Pierre et cependant c'était la même doctrine, mais dévoilée.

Dès lors, une lutte mémorable s'engagea entre saint Pierre défendant les idées mosaïques, et saint Paul, les poursuivant. L'évangile de saint Luc, qui vient après celui de saint Mathieu, contient la pensée de saint Paul, qui se manifeste par le rejet systématique de toutes les idées sémitiques qui sont dans le premier évangéliste.

La Pâque de Mathieu devient l'Eucharistie dans saint Paul Le Jésus de saint Mathieu est comme le chef du peuple choisi, celui de saint Paul est le Dieu universel. La lecture comparée des deux versions fournit une suite d'exemples semblables. Cette lutte des deux grandes races humaines dans le partage de la vérité est le plus grand fait religieux de notre ère ; mais la victoire a été à la pensée aryenne, selon le dessein de Dieu et la logique de l'histoire. Saint Paul prit le Christianisme enfermé à Jérusalem avec les Nazaréens et le fit universel en fondant l'église d'Antioche et s'intitulant chrétien, lui le plus grand vulgarisateur de la plus sublime doctrine qui fut et sera.

OUDIS.

SERRONS LES RANGS

Le mal monte : en vain les hommes essayent de se faire illusion ; le doute, qui travaille les classes populaires, menace les sociétés contemporaines de conflagrations inévitables : là où le matérialisme s'affirme, par le désir, chez tous, de s'affranchir des devoirs de respect et de soumission vis-à-vis les êtres supérieurs, afin de s'emparer des avantages attachés aux hautes fonctions, il n'y a plus possibilité de rétablir l'équilibre moral que par la violence et la compression : les hommes se haïssent parce que tous veulent se dominer les uns les autres.

L'âme, heurtée et brisée au milieu du ricanement des sots et des incapables, ne sait quel refuge trouver pour se recueillir et chercher à se reconnaître : les églises se désertent. La passion politique s'est mise au travers de l'idée religieuse, et les foules abusées, ahuries, dévoyées, souffrent de toutes sortes de vexations, par suite du sentiment qui les porte à négliger les instincts généreux au profit d'instincts intéressés. Qui ne voit que son intérêt est aveugle, car notre intérêt dépend et dépendra toujours d'un intérêt plus important que le nôtre : nous avons beau faire, celui qui nous a devancé dans la mêlée, celui qui a déjà triomphé des difficultés alors que nous nous apprêtons à peine à les aborder, celui-là exercera malgré lui une action utile ou nuisible à nos projets. Si nous voulons l'écarter, il est possible que nous réussissions, mais nous aurons souffert l'un et l'autre, et le bénéfice que nous aurons récolté ne sera pas en proportion de l'effort qu'il nous aura coûté.

On parle de fraternité ! l'homme ne peut être le frère de l'homme dans une société où le fils oublie sa mère ; le frère et la sœur sont en querelles pour héritage, ou, le père, pressé de vivre, oublie les soucis de sa paternité, et où chacun ne songe qu'à sa propre liberté, la licence la plus effrénée, pour ne pas respecter celle des autres.

Le cœur s'attriste devant tout ce que prévoit le penseur ; mais ce n'est pas une raison

pour abandonner la lutte : la tristesse est signe de force, signe d'intelligence. Lorsque les principes qui ont fait le prestige et la gloire des nations ainsi que l'unité des peuples, tendent à s'effacer, à disparaître, lorsque les hommes chargés par la Providence et placés par elle à la tête des nations pour les guider prennent à tâche de s'annihiler, de s'amoindrir; lorsque ceux, créés pour diriger et commander les hommes, émiettent les forces qu'ils avaient sous la main ; lorsqu'ils manquent aux plus saines traditions du principe d'autorité, qui leur conseillait de maintenir autour d'eux des groupes ouverts et accessibles à tous les bons vouloirs, il appartient aux individualités douées d'initiative de se mettre en avant.

Nous avons dit ce que nous voulions, et tout, dans nos lignes, respire notre conviction et notre volonté. Nous voulons tenir haut et ferme le drapeau des idées spiritualistes, dans lesquelles nous apercevons le salut de l'avenir!

Ce drapeau a besoin d'être bien entouré, et déjà de nombreuses sympathies sont venues à nous; notre devoir s'en est augmenté d'autant.

En retour des dévouements que nous avons rencontrés, il importe que nous offrions plus qu'un organe, sans doute utile et vaillant, il importe que nous préparions les moyens de résister à l'orage ; en face de la division qui se manifeste partout autour de nous, en face du dédain que l'on affecte pour l'idée autoritaire, il faut que nous formions un faisceau de forces capables de devenir redoutables aux appétits malsains qui s'annoncent. Pour protéger avec fruit, il faut l'union des gens de bien. On est homme de bien lorsqu'on s'inquiète, même de ceux qui nous veulent du mal. Tout le monde, plus ou moins, a besoin d'être protégé. Nul ne sera protégé, s'il n'aide à protéger les malheureux et les faibles. Il y a les malheureux de la matière, qui sont les pauvres, les misérables; il y a les malheureux de l'esprit, qui sont les troublés, les égarés.

On peut ce qu'on veut; il n'y a pas de loi qui empêche le bien de se faire.

De même que la libre-pensée, lire l'athéisme, organise partout ses comités et ses sous-comités, pour pétrir à sa guise l'intelligence des travailleurs, et la jeter dans la tourmente des révolutions; de même, des groupes magnétiques et spirites d'un côté, se forment, pour centraliser et propager les doctrines qui affirment l'immortalité de l'âme et la nécessité de son travail sur cette terre, pour se prêter mutuellement aide et appui, user en commun des bienfaits médicaux du magnétisme, et s'instruire sur ces questions, bien autrement intéressantes que celles de décider de quelle manière une classe aura le droit d'opprimer les autres, par l'avènement problématique du collectivisme. D'un autre côté, des comités, des associations particulières se constituent, afin de créer des ressources à la noble entreprise de sauver l'homme de lui-même.

Ces groupes, ces comités, ces associations, sont en communion de pensée avec nous, et bientôt nous donnerons des détails sur leurs lieux de réunion, les conditions d'admission, leur programme, afin que chacun sache, suivant la nature de ses idées et ses tendances personnelles, ce qu'il lui conviendra de faire, en vue de collaborer au grand élan de spiritualisme que nous voulons provoquer.

Pour aujourd'hui nous nous bornerons à annoncer la formation d'un groupe dans le quartier de La Chapelle. La semaine prochaine nous donnerons quelques extraits des statuts.

J. DE CORADDA.

NOS CONFRÈRES

—

Nous lisons ce qui suit dans le *Glairon* ; c'est au sujet du meurtre de Lord Cavendish et de Sir Burke, à Dublin :

La ligue agraire de Boston (Etats-Unis) envoie en Irlande cinq détectives avec mission de rechercher les assassins ; ces agents connaissent les principaux Américains-Irlandais et pourront aider les détectives anglais. De leur côté, ces derniers disent qu'ils ont reçu des lettres innombrables venant de spirites de l'Angleterre et de l'étranger, donnant le numéro de la voiture, les noms des assassins et l'endroit où ils se cachent. Inutile de dire qu'il y a autant d'opinions différentes que de spirites.

Nous protestons, quant à nous, contre l'assimilation du spiritisme à une fonction d'agent de police.

Le spiritisme est une trop noble doctrine pour qu'on la mette au service des passions ou des intérêts humains : l'homme est sur terre pour veiller lui-même à sa sûreté, édicter des lois qui lui permettent de vivre en commerce social paisible avec les autres hommes, se défendre de l'arbitraire et de l'injustice avec son intelligence et sa force unies à celles des autres, il n'a pas à attendre des Esprits amis et supérieurs une intervention qui abaisserait ceux-ci et les remettrait en contact avec toutes les misères de ce monde : ils sont dégagés de la matière, ce n'est pas pour faciliter la tâche quotidienne qui incombe à chacun dans la situation civique qu'il occupe : nous estimons que les spirites qui adressent ainsi aux détectives anglais des indications sur le numéro de la voiture qu'avaient prise les assassins, sur leurs noms et l'endroit où ils se cachent, sont le jouet d'Esprits malins et inférieurs, recherchant toutes les occasions de s'amuser aux dépens des naïfs; nous les engageons donc de toute notre âme à éviter ces communications qui sont pour faire rire les incrédules et perdre du temps aux natures appelées à comprendre notre doctrine.

—

Du reste, puisque nous en sommes sur cette affaire d'Irlande, nous trouvons dans ce même *Glairon*, sous la signature de J. Cornély, quelques lignes qui résument parfaitement la situation de ce pays, et qui placent la question sur son véritable terrain.

L'Irlande n'est pas un pays comme un autre ; l'Irlandais n'a qu'une industrie, la terre. Il n'y a pas de fabriques ; il n'y a pas de manufactures. Il faut gratter la terre, ou mourir. L'Irlandais ne peut pas être autre chose que fermier.

Il en résulte que les Irlandais se trouvent entre les mains des propriétaires, à la merci des *landlords*.

En France, j'ai une ferme en Beauce, je suppose ; elle me rapporte six mille francs ; j'en veux tirer sept mille : mon fermier fait son calcul, et s'il ne peut pas extraire du sol de quoi vivre et me donner sept mille francs de rente, il s'en va, il se place ailleurs, il fait autre chose.

En Irlande, le fermier ne peut pas s'en aller, il ne peut pas trouver d'autre ferme puisqu'il y a toujours plus de fermiers postulants que de fermes vacantes.

L'agriculture n'y manque pas de bras, les bras y manquent de terre.

Résultat : il reste. Il accepte l'augmentation imposée par le propriétaire ; il ne peut la payer.

Naturellement, le propriétaire veut l'expulser : l'Irlandais résiste.

Il résiste pour deux raisons : premièrement, parce qu'en dehors de sa ferme, il n'y a pour lui que la misère et la mort ; secondement parce qu'il se considère une sorte de droit de propriété sur sa ferme : cette terre, dit-il, appartenait à mes ancêtres, le *landlord* me l'a prise, ses titres de propriété ne remontent certainement pas plus haut que Cromwell ou Jacques I[er]. C'est bien le moins que j'y reste pour y vivre, tout en lui payant ce que je pourrai.

Voilà toute la question agraire en Irlande,

—

Nous empruntons à la revue spirite de mai les lignes suivantes : sous le titre d' « Un peu de philosophie » M. Ch. Fauvety, fait, à propos d'un livre de M[me] Clémence Royer, une étude très intéressante et qui est à lire.

L'unité des forces physiques pouvant être considérée comme un fait acquis à la science, il reste à démontrer que les forces de la vie psychique, comme celles de la vie physique, sont soumises au même principe d'unité intellectuelle : qu'un dyname universel règle et embrasse tous les rapports, et qu'une raison parfaite, que nous pouvons appeler Dieu, en le définissant le *Moi conscient de l'Univers*, préside à l'ensemble d'une création perpetuelle, d'une création qui n'eut jamais de commencement absolu et n'aura jamais de fin dernière. Car si nous voyons partout les preuves d'une pensée créatrice travaillant en vue d'une fin, nous voyons partout aussi, au milieu des transformations incessantes de la force et de la matière, la vie nourrir la vie et se transmettre pour se perpétuer par le travail et l'échange, au sein d'une communion, où chaque astre, chaque monde, chaque corps, chaque cellule, chaque atome vient tour à tour puiser et reporter l'existence, en s'associant, dans la mesure de ses facultés et de ses besoins, selon sa nature et les conditions de milieu, à l'œuvre de l'ensemble. Chaque espèce, chaque individu, en jouant son rôle et faisant sa note dans l'éternel concert, accomplit ainsi, conscient ou inconscient, ses propres destinées. Et chaque être, avec ses liens d'espèce, de genre, de classes, etc., qui le rattachent à son monde et l'unissent solidairement à tout ce qui est, contribue pour sa petite part ! — petite et toujours grandissante — à l'œuvre éternel de création, de conservation et de renouvellement qui s'accomplit, sans cesse par le branle nécessaire de la vie et de la mort. Et tous les êtres, nés tous également à l'état de germe, d'une pensée divine, et ayant tous à franchir, l'un après l'autre, tous les cercles et tous les degrés des existences planétaires, gravitent incessamment vers l'état divin, que tous, les uns plus tôt, les autres plus tard, finiront par atteindre, car tous sont appelés et tous sont élus, non par choix et par jugement, mais par le seul mérite de l'œuvre accompli.

On dira peut-être qu'en parlant ainsi, tout en parlant de la science, nous allons au-delà de la science acquise. C'est possible, mais nous pensons avec M. Berthelot, l'éminent chimiste, que derrière la science d'aujourd'hui, il y a la science de demain, *la science idéale*, et nous disons que c'est dans cette science idéale que l'esprit humain puise sans cesse les éléments de sa capitalisation intellectuelle. Et nous restons dans les données de la science pour raisonner, d'après ce qui est, de ce qui doit être, et prévoir ce qui sera. *Savoir, c'est prévoir*, dit fort bien Auguste Comte.

La science officielle n'admet pas encore les phénomènes spirites ; beaucoup de savants, dignes en cela de leurs ancêtres de toutes les académies, s'en tiennent à l'acquis, au certain : or, ce qui est certain, selon nous, est tout ce qu'il y a de plus incertain. A mesure que l'homme prend de plus en plus connaissance de la planète qu'il habite, il y découvre de nouvelles substances, de nouveaux corps qui modifient entièrement sa manière de penser, de vivre et de raisonner. Chaque époque est marquée par un avancement lent et progressif vers un idéal aussi bien matériel que spiritualiste : les êtres humains de même que les animaux, les animaux de même que les végétaux, et les végétaux de même que les minéraux se perfectionnent et marchent vers un type de plus en plus parfait. Les conditions de vie pour tous s'en ressentent, et partant de là, l'intelligence se développe en proportion de l'amélioration de tout ce qui entoure l'être : ce qu'on n'admet pas dans une époque, est tout naturel dans une autre, et ce qu'on comprend avec peine à l'état d'enfance parait une bagatelle à l'esprit de l'homme fait. L'humanité a les mêmes périodes d'existence que l'homme : elle a l'en-

fance, l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse : tout nous dit qu'elle sort à peine de l'enfance.

—

M. Lissagaray publie dans le journal la *Bataille*, du 19 mai, l'article suivant ; nous le donnons *in-extenso*, il est bon que l'on sache jusqu'où peut entraîner la passion politique :

LES LYCÉES DE FILLES.

Au sujet de l'enseignement des filles, il y a, dit-on, conflit entre le Gouvernement et le Conseil municipal de Paris, le seul pouvoir auquel le peuple comprenne quelque chose.

Le pouvoir dit souverain réside par delà les quais dans un édifice où le peuple ne met les pieds que tous les vingt ans en moyenne. Il y a dans les antichambres foule d'électeurs qui viennent se faire rembourser leur vote, foule de jolies femmes qui viennent se faire placer ; dans les Pas-Perdus foule de députés qui fument, causent, rient et accrochent les fils des pantins qui vont se mouvoir en séance publique. C'est la boutique aux lois, la Cohue parlementaire comme nous l'appelons à la *Bataille*, et le peuple ne s'en inquiète que pour venir la balayer de temps en temps.

Il s'intéresse, au contraire, au Conseil municipal, aux séances de la Maison commune, comme on disait autrefois, quand la langue politique signifiait quelque chose; il comprend que ses délégués de quartier peuvent beaucoup s'ils le veulent, et autant il dédaigne la Chambre, autant il suit avec jalousie les délibérations des conseillers, tout prêt à leur donner raison contre le gouvernement.

Dans le conflit actuel, le peuple de Paris reste insensible, inerte, parce qu'en somme il ne s'agit pas de lui.

Voici, en effet, la question.

L'Etat veut créer à Paris trois lycées de filles : il demande à la Ville de partager les dépenses. Le Conseil municipal accepte à la condition d'avoir une part prépondérante dans le choix des méthodes et des directrices. Le gouvernement refuse d'accorder cette prépondérance ; le Conseil municipal a mille fois raison de persister, car, en somme, les futures élèves de ces lycées seront, en majeure partie, des Parisiennes. Tout cela est fort bien ; mais la part du peuple dans tout cela ?

A supposer que la bourgeoisie moyenne, la seule classe qui puisse prétendre à cet enseignement, envoie ses filles dans ces lycées, à supposer qu'elles en sortiront plus instruites, moins obtuses qu'elles ne sortent des couvents, quel bénéfice en retirera la classe laborieuse ? Aucun. Depuis quatre-vingts années que la bourgeoisie française est élevée dans les écoles laïques de l'Etat, son intelligence politique et économique a plutôt décru que grandi. On peut sortir révolutionnaire des écoles cléricales ; des écoles officielles, il sort rarement autre chose que d'affreux petits bourgeois.

Malgré toutes les précautions qu'il prendra, le Conseil municipal de Paris en fera bien vite l'expérience, si le projet de lycées féminins aboutit. Aussi, au lieu d'y gaspiller notre argent, il ferait beaucoup mieux de laisser les bourgeois dits progressistes tenter à leurs frais cette aventure et d'affecter tout son budjet d'enseignement à l'instruction des prolétaires.

Ce faisant, il ne ferait que son devoir.

Car enfin, quel est son rôle à ce Conseil municipal, le seul vestige qui nous reste de l'esprit de la Révolution française ? C'est de défendre le faible, de l'armer. La bourgeoisie a pour elle toutes les forces économiques et peut fort bien se garder toute seule. Le peuple, au contraire, est entièrement désarmé. Si le Conseil municipal n'est pas son outil, il n'est rien pour la classe déshéritée, il devient la doublure de la Chambre, il mérite d'être traité comme elle.

Il est encore une raison qui oblige envers le peuple le Conseil municipal. C'est que le budget de la ville de Paris est surtout alimenté par les pauvres gens.

Que la bourgeoisie gouvernementale fasse des lycées à ses filles si elle veut ; le Conseil municipal de Paris doit se préoccuper avant tout des filles des prolétaires, leur fournir une instruction gratuite générale, professionnelle, leur permettant de lutter, sinon à armes égales, du moins avec quelques chances contre la bourgeoisie.

Ce sera là un des premiers soins des travailleurs le jour où ils auront, comme ils s'apprêtent à le faire, conquis les municipalités.

Voici nos observations :

Ce peuple qui, tous les vingt ans, comme marque de sagesse politique, vient balayer ses députés, nous paraît avoir là une occupation vraiment utile, raisonnable et philanthropique ; nous ne sommes certes pas pour un gouvernement représentatif (et si nous admettions ce genre de gouvernement, le raisonnement de M. Lissagaray suffirait pour nous en dégoûter à tout jamais), mais ce gouvernement faisant force de loi, nous ne comprendrons jamais bien pourquoi un Conseil municipal, qu'il soit de Paris ou de Brives-la-Gaillarde, prétendrait, à lui seul, avoir plus de droits sur la nation, sur la France, que la Chambre des députés, fût-elle aussi dépourvue de caractère que celle-ci.

L'Etat a décidé la création de lycées de filles : il veut en créer trois à Paris, et voici que ceux que l'on peut considérer comme les gouvernants de demain, se permettent de contester à l'Etat le droit d'avoir prépondérance sur ces lycées, sous prétexte qu'ils seront lycées de Paris. En vérité, Paris sera-t-elle la ville de l'exception ? Le gouvernement, quel qu'il soit, devra-t-il baisser pavillon devant les prétentions de tous les mécontents de cette cité ? Il n'y aura presque que des Parisiennes dans ces lycées, dit M. Lissagaray ; ces Parisiennes ne seraient-elles plus des Françaises ? Faut-il décidément nous considérer comme le peuple parisien et non plus comme le peuple français, nous demandons à être fixés.

Autre chose dans le conflit actuel, le peuple de Paris reste insensible, inerte, il ne s'agit pas de lui ; la bourgeoisie moyenne est la seule classe qui puisse prétendre à cet enseignement ; la classe laborieuse, le peuple de M. Lissagaray, n'en retirera aucun bénéfice. Pour M. Lissagaray, le peuple se constitue donc tout simplement, de tout ce qui porte la blouse, et ne s'étend pas audelà des travaux manuels ; le reste n'est plus le peuple, c'est la bourgeoisie, toujours cette rengaine. Comme si, dans ces bourgeois, il n'y avait pas tous ces honnêtes ouvriers qui ont su s'instruire, s'élever au-dessus de leur classe, sortir, par leur labeur, des travaux matériels pour arriver à des travaux intellectuels, et ainsi, bien mériter d'eux-mêmes, de leur pays, de l'humanité. Ces ouvriers-là ne comptent pas ; pour M. Lissagaray, il n'y a que les ouvriers qui chôment, font des grèves d'abord, des révolutions ensuite, enfin le désordre dans le pays, ce sont les seuls vrais ouvriers. Haine du bourgeois et du prolétaire, voilà la base du futur gouvernement,

Et si on doute de l'esprit qui anime M. Lissagaray, ses dernières lignes sont pour édifier :

— Quel est le rôle de ce Conseil municipal ? C'est de défendre le faible, de l'armer. Que la bourgeoisie gouvernementale fasse des lycées à ses filles, si elle le veut, le Conseil municipal doit, avant tout, se préoccuper des filles de prolétaires.

De cela, il ressort que les bourgeois de Paris, ainsi, du reste, que de toute la France, n'ont plus à compter pour le pays. Qu'ils restent chez eux ! les prolétaires (mot très élastique) ont seuls droit de vie, droit d'initiative, droit de gouvernement ; ils auront ce droit jusqu'au jour où ils auront nommé M. Lissagaray président de la République, ce qui, nous l'espérons bien, n'arrivera jamais.

Voici notre conclusion :

Pétaudière et pétaudière, succursale de Charenton. Quand on croit l'homme seul maître de ses destins, libre de s'ingérer à sa fantaisie dans le gouvernement d'une société, on ne dit et on ne fait que des sottises ; or ces sottises, en matière de gouvernement, deviennent des trahisons.

PARKOS.

THEATRES

La question de l'Opéra populaire se dessine encore à l'horizon : aboutira-t-on ? A côté de M. Paul Ferry qui poursuit résolument son idée, voici MM. Hartmann, éditeur de musique, et Vianesi, qui prennent la suite du bail de M. Ballande au théâtre des Nations.

Le Conseil municipal votera-t-il la subvention nécessaire, et s'il la vote, à qui l'accordera-t-il ? S'il la vote et s'il l'accorde, sera-ce à ces Messieurs ou à d'autres qui se mettraient sur les rangs ? Et cette subvention accordée, le sera-t-elle assez à temps pour que le ou les directeurs choisis, trouvent encore des artistes à la hauteur de l'entreprise ? En trouveront-ils, n'en trouveront-ils pas ?

Dans cette question d'Opéra populaire, il y a tant de malechance que nous gagerions bien l'Obélisque de la Concorde contre la fameuse baignoire d'argent de l'ancien président de la Chambre, que l'Opéra populaire n'est pas encore prêt à ouvrir ses portes, et que s'il les ouvre (que de si...) il lui sera malgré tout, très difficile d'être un Opéra vraiment populaire : il sera lyrique, oui ; populaire, non.

M. Vaucorbeil ne permettra pas les représentations des *Huguenots*, de la *Juive*, de *Robert*, de *Guillaume Tell*, ailleurs que chez lui ; le peuple de Paris continuera à ne pas aller entendre ces chefs-d'œuvre.

On aura *Hérodiade*, de Massenet ; le *Mefistofele*, de Boito, etc., ce dont nous ne plaindrons pas, on aura un théâtre lyrique doué d'une vitalité plus ou moins longue, on n'aura pas l'Opéra populaire.

Il est plus malaisé de renverser une mauvaise coutume que de renverser un gouvernement. Les *Huguenots* ne seront chantés, à Paris, qu'à l'Académie nationale de musique, ils ne pourront l'être nulle autre part.

Eh bien, pour moi, tant qu'on n'aura pas remédié à cela, il n'y aura pas d'Opéra populaire possible.

Et puisque nous en sommes sur les absurdités théâtrales, il en existe une autre qui est odieuse et qui cause bien des tracas dans la vie des artistes, aussi bien que dans celle des directeurs.

C'est cette absurdité qui maintient le prélèvement d'un droit des pauvres sur les recettes lyriques et dramatiques. Certes, nous avons le respect de ceux qui souffrent et qui sont malheureux, mais nous estimons que leur part, sur une entreprise quelconque, ne doit venir qu'après le travail payé à tous ceux qui se sont dévoués à l'entreprise, et nous ne comprenons pas que, frappant l'exploitation des théâtres de ce droit inique, on ne frappe pas de même les cafés, les restaurants, les établissements de bains, et mieux que cela, toutes les industries, tous les commerces, etc.

Il n'y aurait au moins qu'une demi-injustice à la chose.

On ne le fera pas, et on ne supprimera pas le droit des pauvres ; bien des directeurs de théâtre feront encore faillite, et de nombreux artistes continueront à perdre la moitié, les trois quarts de leurs appointements, alors que l'argent prélevé par le Bureau de bienfaisance sur leur propre gain, leur aurait assuré une partie de leur pain et de celui de leur famille.

On protège l'art.

M. CLÉRYANE.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre feuilleton : LES AVENTURES DE ROCAMBOLE APRÈS SA MORT.

Le Gérant : ALPHONSE MOMAS.

2250 Paris. Typ. MORRIS PÈRE et FILS, rue Amelot, 64.